

« Le ciel vous baise et moi aussi »

Pierre Popovic

Number 70, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

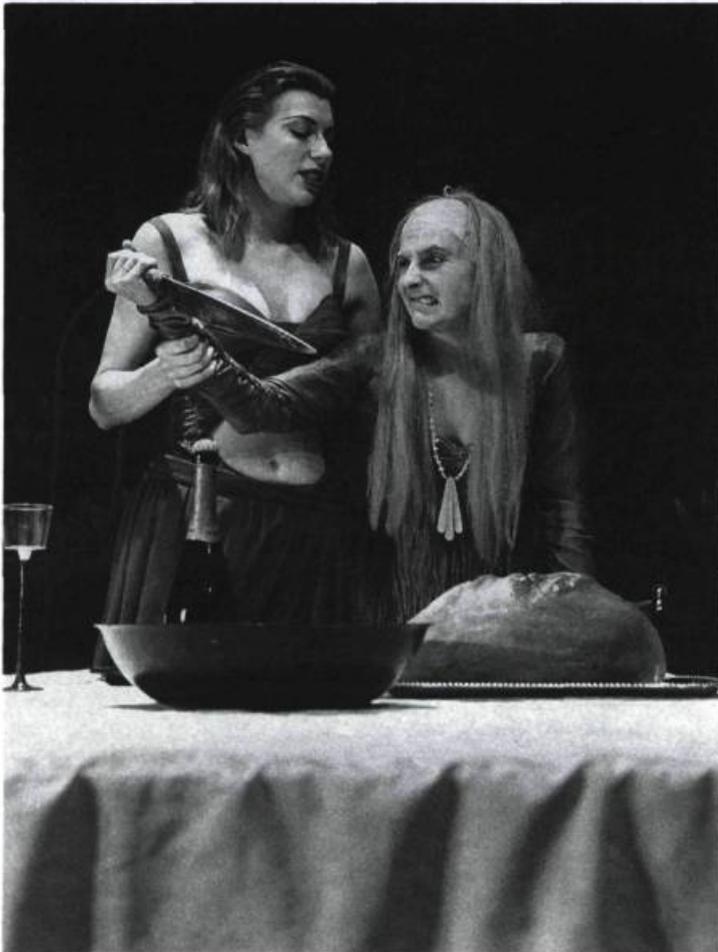
Cite this review

Popovic, P. (1994). Review of [« Le ciel vous baise et moi aussi »]. *Jeu*, (70), 167–170.

« Le ciel vous baise et moi aussi »

Texte de Jean-Frédéric Messier. Mise en scène : Claude Poissant, assisté de Caroline Poirier ; décor : Benoît Hotte ; costumes : Valérie Delacroix ; éclairages : Martin Giguère ; musique : Catherine Pinard. Avec Luc Bourgeois (Archibald, Lolita, Nestor), Isabelle Drainville (la vieille), Christine Foley (M^{me} Esther), François Fortin (Éléonore, Rodolphe, soldat), Charles Maheux (Butor, Victor), Isabelle Moreau (Églantine), Benoît Ouimet (Hector, Cédipe) et Lucie Paul-Hus (Catherine). Production du Cercle Vicieux, présentée à la Salle Fred-Barry du 10 février au 12 mars 1994.

Photo : Guillaume Lord.



La tragédie en flammes explosa en plein vol

Ils semblent adorer la quadrature des cercles vicieux, ils conchient les absolutismes catéchistiques du jour (puritanismes, moralismes, politicalcorrectisme, etc.), ils pataugent dans le mauvais goût jusqu'à le transcender par le bas, ils ont de l'humour, ils ont le cul ostensible, obsessionnel, remarquablement ridicule et donc joyeux, ils dansent façon *One step beyond* plutôt que façon Béjart, ils chantent, ils bafouillent de temps à autre, ils évoluent entre le kitsch distancié et la citation faisandée quand ce n'est entre la parodie *grunge* et le lyrisme *crad*, ils font du bruit et, surtout, ils prennent des risques et s'éclatent et s'amusent quand ils font du théâtre. Qui sont-ils ? De jeunes comédiens présentant un spectacle issu de l'option-théâtre du cégep Lionel-Groulx. Les mânes d'icelui ont dû en prendre un coup après avoir vu ce « vaudeville libidineux et métaphysique » (Claude Poissant) intitulé sans équivoque : *Le ciel vous baise et moi aussi*.

L'intrigue, si j'ose dire, est aussi confuse et débridée que les touffes de fleurs apparaissant sur la diapositive vinasse qui sert de fond de décor. C'est du Shakespeare ou

du Eschyle mais revu et corrigé par Reiser et Manara un soir de ribote. Durant que son mari Archibald batifole à la guerre, M^{me} Esther, qui avait d'abord accordé ses faveurs à chacun d'eux, est violée par ses quatre serviteurs : Nestor, Butor, Hector et Victor, luxurieux quatuor de démons lubriques. Il résulte de cette horreur deux naissances : une fille qui naît en créant un « incendie » entre les jambes de sa mère, un garçon dont M^{me} Esther exige la mort en guise de réparation. Les quatre Dalton obsédés n'arrivent pas à exécuter cette dernière sentence et le garçon est récupéré par la vieille mère d'Archibald (menant son fauteuil roulant à toute vitesse) ; compte tenu de ce qu'ils anticipent sur le plaisir que pourra leur procurer la fille, Églantine, quand elle aura seize ans, M^{me} Esther condamne celui qui touchera à l'hymen de son héritière à être châtré. Une voix *off* annonce tout de go : « Seize ans plus tard. » Et donc, seize ans plus tard, Églantine est devenue l'incarnation même de la beauté, suscitant la jalousie de sa mère, provoquant la déprime de Catherine, l'inénarrable bonne, qui n'est plus courtisée par les hommes depuis l'avènement de cette jeune rivale, nourrissant les fantasmes hyperactifs des quatre domestiques. Afin d'éviter le châtement promis par Esther, ces derniers, usant d'un chantage érotique (elle aura enfin une nuit d'amour si elle les aide), chargent Catherine de ramener à Églantine un jeune homme dépuceleur, en sorte que ce soit ce dernier qui subisse les foudres d'Esther. La brave bonne en trouve un, orphelin, qui se nomme Œdipe (un nom « qu'il a trouvé dans un livre »), qui va bientôt lui-même être défloré par le terrible libidineux Lolita [*sic*] et qui, œuf corse, n'est autre que le second enfant d'Esther précité. Les choses se précipitent. Églantine, quoique très attirée, se refuse à Œdipe afin de le sauvegarder de la colère maternelle. Mais, avec une grandeur d'âme qui

l'honore, elle décide de permettre à son amoureux de connaître le véritable plaisir et, à cette fin, fait en sorte que Catherine prenne sa place (elle l'attache en son lit et la couvre d'un drap) au moment où Œdipe (qui n'a eu que des malheurs dans sa vie : seul son sexe lui appartient vraiment, tout le reste n'est que réemploi !) passe enfin à l'acte. Malheur suprême ! Esther survient, ne s'aperçoit pas de la substitution et coupe

Photo : Guillaume Lord.



(sous la bobette, à la Bobbitt). Retour de Zorro, alias Lolita qui n'était autre en fait (bien sûr !) qu'Archibald nullement mort à la guerre comme on l'avait cru très longtemps¹. Chœur dément final au son de « Tout va beaucoup mieux », le vice et le stupre et l'horreur triomphent puisque Œdipe est mort et que la belle et innocente Églantine flambe dans un buisson ardent qui rappelle l'incendie de sa naissance.

Ce résumé brumeux est évidemment d'une parfaite idiotie et montre hors de tout doute que *Le ciel vous baise et moi aussi* est une pièce débile. Mais, fait remarquable : elle l'est volontairement, passionnément. Car l'intrigue en elle-même n'a guère d'intérêt, l'important est ailleurs, dans le traitement du langage et dans les allusions intertextuelles et culturelles auxquels se livre le texte de Jean-Frédéric Messier, dans le jeu outré des comédiens, dans la mise en scène tumultueuse de Claude Poissant. Cette dernière use de toutes les armes de la satire et du grotesque : disproportion entre les accessoires et les corps, mélange des couleurs (les costumes de Valérie Delacroix sont dignes d'un péplum décadent), des signes, des temps, des styles et des mœurs (une robe style « antiquité grecque » devant un téléviseur où passe un film pornographique), intrication de multiples formes et registres de jeu (gestuelle, mime, burlesque, tragique, comique, music-hall, etc.), insistance très grande sur le rythme et la vitesse. La même foison se retrouve dans le texte. On entrevoit, sous les péripéties, des trames de tragédies et d'épopées antiques et classiques. Archibald est bien un peu quelque Ulysse et Esther quelque vague Pénélope, même si elle manie les ciseaux à d'autres fins que celles de faire tapisserie. « Œdipe » est bien un peu Œdipe et la corde de pendu qui surplombe un moment les jeux érotiques d'Esther n'est pas sans rappeler la fin de

Jocaste. Et dans ces jeux d'adultère, dans ces étalements d'incestes, dans cette mise en farce d'une lutte de pouvoir (entre Esther et Archibald, entre Esther et les serviteurs ou son « peuple »), on devine confusément les ressorts de chefs-d'œuvre consacrés, *Phèdre* peut-être ou *Richard III*, *Œdipe roi*, et *l'Iliade*, et *l'Odyssee*, et, pour quoi pas, *la Machine infernale*, et l'on ne s'étonne pas le moins du monde de voir surgir un pastiche de « La solitude » de Léo Ferré. Toutes ces références sont passées au *blender* de la plaisanterie grasse et de la jubilation obscène. Pour le dire avec des verbes qui évoqueront l'une des obsessions de la pièce : l'épopée est excisée de toute noblesse et de toute valeur transcendante, le tragique est amputé du conflit de l'idéal et de l'expérience qui le fonde, toute notion de quête et de recherche est castrée. Tout est rendu au bas, lié par une enfilade de fantasmes plus endiablés les uns que les autres, énervé par une libido tonitruante.

Quoique *Le ciel vous baise et moi aussi* ait toutes les apparences d'une farce de potaches qui s'éclatent², son propos est de plus ample portée. Ce passage par le bas et cette sexualisation performante du discours sont les indices d'une critique du monde et de ses théâtres. Les caractéristiques théâtrales précitées ne sont pas sans rappeler celles de l'esthétique carnavalesque, au même titre d'ailleurs que le pastiche et la parodie abondamment employés par le Cercle Vicieux. Le motif de l'incendie, relié à la naissance, a lui aussi son côté bakhtinien, suggérant un désir de mettre le feu à l'ordre des choses pour préparer l'avènement d'un

1. Je passe sur un certain nombre d'épisodes secondaires dont celui où Esther fait manger à la compagnie le corps rôti d'un faux Archibald dont on lui avait envoyé le cadavre. Elle-même, décidément coupeuse, s'est bien entendu régaler du sexe du macchabée.

2. La *farce*, genre littéraire prisé du Moyen Âge, fait une sorte de curieux retour ces temps derniers.

monde nouveau. Le problème est que l'on ne voit guère ici ni ce qui va survivre ni ce qui va renaître et, plus encore, que l'on ne voit à l'œuvre aucun vecteur de transformation. Les éléments du carnivalesque sont là mais ils n'ouvrent sur aucune proposition provisoire, ne laissant en place que du *festivalesque*³, c'est-à-dire un festival de pieds-de-nez et d'étincelles bouffonnes, de libidinalités ostentatoires et de citations dépenaillées. En ce sens, le spectacle prend acte d'un nivellement des signes et des culturèmes, il enregistre une tendance très courue à la non-hiérarchisation des pratiques symboliques et à l'indifférenciation des valeurs, mais il en participe autant qu'il les met à nu. Son versant satirique ne mène de la sorte vers aucune véritable critique. Il faut donc espérer que ces lignes signées par Jean-Frédéric Messier dans le programme :

Le ciel vous baise et moi aussi est une satire de la « Kulture », du vrai théâtre, celui qui, près de vingt-cinq ans après *les Belles-Sœurs* et tout le patatras, est encore considéré comme éminemment culturel et important, celui qui nous raconte des histoires d'amour, d'honneur, d'union illicites et etc. et bla bla bla [...] J'avais [...] envie, pour plusieurs raisons contradictoires, de voir ce que ça donnerait si j'essayais d'écrire un classique. [...] Cet exercice de style a trouvé ses habits modernes dans ce duel entre les sentiments nobles et les motivations primaires. En effet, la sensibilité contemporaine est plus émoustillée par les histoires de cul que par l'amour et plus confrontée à la violence qu'à la mort.

n'indiquent, chez cet auteur qui a sans conteste le sens du théâtre, qu'une déclaration provisoire et non le maximum de conscience lucide dont il soit capable. Messier, Poissant et les comédiens de cette grandguignolisation du théâtre consacré

ou prétendu tel font assurément montre d'enthousiasme et d'un certain (inégal) talent. Il reste à voir s'ils se rendront compte que le théâtre de jadis et de naguère n'est pas nécessairement qu'un art exsangue et que tout, en ce domaine, dépend toujours d'une décision : celle de mener ou non avec tout l'effort que cela prend une lecture véritablement active et inventive *de ce qui a eu lieu*. Car la satire peut aussi n'être que la face fessue de la banalisation.

Pierre Popovic

3. Cette propension au *festivalesque* m'apparaît (en synchronie, mais aussi en moyenne durée) comme l'une des tendances majeures, fondamentales de la littérature montréalaise ; Montréal n'est pas par hasard une ville de festivals. Voir Pierre Popovic, «Le festivalesque. Lecture sociocritique de Réjean Ducharme», dans *Montréal/Vancouver. Writing and Imagining our Cities. Actes du Colloque de Vancouver (mars 1993)*, à paraître.